

A. AUDIGANNE

MÉMOIRES

D'UN

OUVRIER DE PARIS

1871-1872

PARIS

CHARPENTIER ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

28, QUAI DU LOUVRE

1873

À

MÉMOIRES
D'UN OUVRIER DE PARIS
DEPUIS LA COMMUNE

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

LETTRE DE PIERRE BRUNO, CONTRE-MAÎTRE D'AJUSTAGE.
EXPLICATIONS SUR CES MÉMOIRES.

Paris, le 19 octobre 1872.

« MONSIEUR,

« Etant malade depuis quelques jours, je ne pourrai pas vous porter, demain dimanche, la fin de mes notes, comme je l'avais espéré. Elles vous seront remises par un ami à qui je dicte ces lignes, profitant d'un moment où il se trouve seul avec moi.

« On dit que la maladie dont je suis atteint, et qui a fait tant de victimes l'année dernière à

Paris, ne pardonne guère aux hommes de mon âge. J'ai le pressentiment que je ne m'en relèverai pas ; je le cache soigneusement à ma femme, tandis qu'elle-même peut-être s'efforce aussi de me dissimuler ses inquiétudes.

« Il a fallu pourtant éloigner du logis mes cinq enfants, dont l'aîné, quoique à peine âgé de onze ans, m'a paru comprendre le malheur qui les menace. Ils sont partis sans que j'aie pu seulement les embrasser. Au moment de fermer la porte de la chambre, ils se sont retournés vers mon lit, les yeux pleins de larmes. Je songe que, dimanche dernier encore, comme tous les dimanches matin, les deux plus jeunes étaient là sur mon lit, où ils jouaient si joyeusement avec moi. Et demain je ne pourrai même pas les voir. Mes enfants... mes pauvres enfants ! que Dieu les soutienne... Je voudrais écarter leur mère, qui leur est si nécessaire et qui peut d'un moment à l'autre le devenir encore davantage ; mais j'é n'ose pas le lui dire. Je la connais : ce serait lui demander plus que la vie.

« Quoi qu'il m'arrive, je vous laisse absolument maître de faire de mes *notes* ce que vous jugerez utile. Je n'y suis qu'un témoin, un témoin sincère. Je m'étais toujours dit que les bonnes paroles sont celles qui donnent du cœur,

qui élèvent l'âme ; mais dans l'état où je me vois, ce sont les meilleurs actes de sa vie qu'on aime surtout à se rappeler.

« PIERRE BRUNO. »

L'honnête homme qui nous adressait ces lignes mourait onze jours après, à l'âge de quarante-quatre ans. Les notes mentionnées dans sa lettre, on le suppose bien, composent cet ouvrage. Il n'y a rien à en dire ici : être juste pour être conciliant, en voilà le continuel mobile. A elle seule, cette intention-là forme un titre assuré à la bienveillance du public.

On déplore de toutes parts les divisions qui affligent la France : oui, sans doute, mais on les déplore trop fréquemment avec un langage plutôt fait pour les envenimer que pour les adoucir. L'auteur de ces *Mémoires* est visiblement convaincu qu'on n'aurait besoin, au contraire, que de se mieux connaître les uns les autres pour se juger avec moins de défiance et d'acrimonie. Aussi s'efforce-t-il de peindre les choses telles qu'elles sont au milieu de la grande famille des travailleurs. Il nous explique lui-même qu'il s'est proposé tout à la fois d'éclairer et de fortifier les ouvriers pour la défense de leurs légitimes intérêts, et de faire connaître, en dehors de leurs